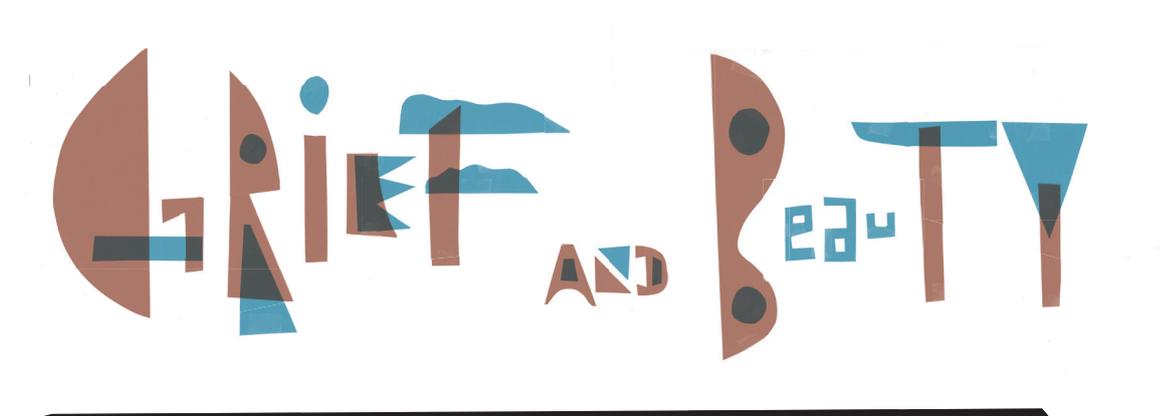


Dossier de presse



textes et mises en scène

Milo Rau

19 janvier – 19 février 2023

*deux spectacles en néerlandais
surtitrés en français et en anglais*

P ✕ ■
● B
▲
PLAN BEY

Contacts presse

Plan Bey

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny, assistées de Louise Dubreil

01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dossier de presse et visuels téléchargeables
sur www.colline.fr/bureau-de-presse

Au travers de plus de vingt spectacles qu'il crée pour la plupart au sein du NT Gent qu'il dirige, Milo Rau scrute le monde, fasciné par les tragédies qui bousculent nos sociétés. Dans une dramaturgie viscéralement ancrée dans le réel, Milo Rau s'empare de thèmes brûlants que sont les guerres, les flux migratoires, les conflits familiaux, les poussant aux limites de ce qui peut être représenté sur les (Le Nouvel scènes de théâtre. La *Trilogie de la vie privée* plonge au cœur de l'intime et invite à découvrir des récits emplies d'humanité obligeant plusieurs générations à tourner le regard vers la mort. Certains l'abordent comme une réalité, d'autres lui préfèrent la fiction. Après avoir présenté en mai 2022 la mise en scène du texte qu'il a coécrit avec Édouard Louis, *The Interrogation* et son long-métrage *The New Gospel*, (*Le Nouvel Évangile*) la troupe de Milo Rau revient à La Colline avec *Grief and Beauty* et *Familie*, deux premiers opus de la *Trilogy of Private Life* (*Trilogie de la vie privée*) qui se conclura en 2024 par une dernière création.

Grief and Beauty

du 19 au 21 janvier et du 2 au 5 février 2023 au Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30 et dimanche à 15h30

spectacle en néerlandais surtitré en français et en anglais

présenté en alternance avec *Familie*, premier volet de la *Trilogy of Private Life* (*Trilogie de la vie privée*)

- durée 1h35

texte et mise en scène **Milo Rau**

avec **Arne de Tremerie**, **Anne Deyglat**, **Princess Isatu Hassan Bangura**, **Staf Smans**

et **Johanna B.** à l'écran

dramaturgie **Carmen Hornbostel**

collaboration à la dramaturgie et coach **Peter Synaeve**

caméra **Moritz Von Dungern**

musique live **Clémence Clarysse**

composition **Elia Rédiger**

décor **Barbara Vandendriessche**

lumières **Dennis Diels**

assistanat à la mise en scène **Katelijne Laevens**

production

NTGent

coproduction

Tandem – Scène nationale Arras-Douai, Künstlerhaus Mousonturm, Romaeuropa Festival

Grief and Beauty a été créé en septembre 2021 au NTGent.

Billetterie

01 44 62 52 52 et billetterie.colline.fr

du mardi au samedi de 13h30 à 18h30

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarifs

- avec la carte Colline de 8 à 15 € la place

- sans carte

plein tarif 30 € / élèves en écoles de théâtre, étudiants de moins de 30 ans, moins de 18 ans 10 €

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15 € / plus de 65 ans 25 €

Présentation

Quelle place tient la mort dans nos vies ? Finalement, que reste-t-il d'une vie ? Deuxième opus de la *Trilogy of Private Life*, *Trilogie de la vie privée*, Milo Rau décline avec *Grief & Beauty* une dramaturgie de l'existence quotidienne en décortiquant le thème de la mort, traversant ceux de l'adieu, puis du deuil, de la mémoire et de l'oubli. En soulignant le caractère solitaire et solidaire de la fin de vie, le dramaturge invite aux témoignages, non dénués de poésie, de cela surgit une forme de beauté.

Sur scène, fidèle au manifeste théâtral qu'il a énoncé en 2018, Milo Rau dirige des acteurs professionnels de toutes générations mais aussi des amateurs, ils ont pour point commun d'avoir côtoyé la mort, en accompagnant un proche dans ses derniers instants, étant parfois eux-mêmes malades ou par l'exercice de leur profession. Dans toute son œuvre, Milo Rau dépasse le sujet et accompagne les spectateurs dans une expérience théâtrale aux confins de la finitude, là où l'émotion résonne avec la beauté.

*Au moment où il lui est signifié de mourir,
ce qui lui est donné, c'est enfin la vie ;
et ce qui lui est ôté, c'est le semblant de vie
qu'il vient de trouver si tard, mais enfin vivante...
Il vit une vie et plus : une vie plus sa fin.
Alors arrive la grâce. Cette grâce, ce n'est rien.
C'est seulement l'occasion du renversement.
Car elle arrive seulement quand cette vie si courte
touche à sa fin.*

Hélène Cixous, *La Dernière Phrase*

Tenter de partager l'indicible

Carmen Hornbostel: Votre nouvelle pièce – second volet, après *Famille*, de votre *Trilogie de la vie privée* – s'intitule *Grief & Beauty* (*Le Deuil et la Beauté*). Deux termes lourds de sens dont la combinaison pourrait sembler romantique pour certain, paradoxale pour d'autres.

Quel lien faites-vous entre le deuil et la beauté ?

Milo Rau : Le titre est en effet paradoxal, mais il décrit le paradoxe de l'humain : être capable de penser l'infini, intellectuellement et émotionnellement, et pourtant être fini, être destiné à mourir. Chaque être humain est le premier et le dernier être humain, tout le monde est unique, avec chaque être humain la vie elle-même meurt. C'est ce qui est si fou dans la vie. On peut le voir de manière romantique et dire, par exemple : la beauté du terrestre réside dans son caractère éphémère. Dans la *Trilogie de la vie privée*, nous utilisons un maximum de « concret » contre l'éphémère, une sorte de dramaturgie de l'existence quotidienne.

Au cours de la recherche pour *Grief & Beauty*, l'équipe a non seulement rencontré des employés de pompes funèbres, des soignants, des médecins et des personnes en cours de deuil, mais a également échangé avec des patients atteints d'Alzheimer, des environnementalistes et des experts en langues menacées. Quel rôle ont joué leurs connaissances et leurs expériences dans la création du spectacle ?

M.R. : Lors de la recherche initiale, nous avons remarqué quelque chose d'étrange : il semble que le refoulement de sa propre mort, de sa propre animalité, de son propre état de « créature » — que nous avons déjà examiné dans *Everywoman* créé l'année dernière à Salzbourg — soit le reflet individuel d'un refoulement beaucoup plus large : de la mort, de la disparition historique de la vie, de la soi-disant « sixième extinction de masse » de l'Anthropocène. C'est presque comme si non seulement une disparition mais aussi une amnésie avaient lieu : ceux qui sont jeunes aujourd'hui ne savent même pas ce que nous avons perdu, n'ayant jamais connu les oiseaux, les insectes, les paysages qui ont disparu. *Grief & Beauty* tente ainsi, je pense, d'établir un lien entre différentes formes de disparition et de deuil : la disparition des espèces animales, des milieux de vie, des langages, de la mémoire et de l'existence individuelle. Tout cela dans des histoires concrètes que nous avons vécues et racontées pendant les recherches et les répétitions. De la série de télé-réalité hospitalière de l'après-midi, suivie des dernières statistiques de décès du Covid dans l'actualité, des images de victimes de guerre et de catastrophes : notre quotidien n'est-il pas saturé d'images de mort, et n'y est-on donc pas complètement engourdis ? Que peut selon vous faire le théâtre pour contrer cela ? Mon intention dans la *Trilogie de la vie privée* était d'atteindre un point zéro du dramatique, pour ainsi dire. Pour vaincre l'effet engourdissant du drame, du nombre élevé, de l'alarmisme permanent. Aiguiser le regard pour le concret, pour l'autre qui est là. Le cinéma peut monter plus vite, la littérature peut être plus intellectuelle, mais seul le théâtre peut rendre la communauté vraiment réelle, en un seul endroit, en une seule soirée.

Pendant la pandémie de Covid, l'appel à des formes de deuil collectif est redevenu plus fort.

Quels rituels propose le théâtre ? À quoi peut-on s'attendre : consolation, esthétisation ou nouvelle culture du souvenir ?

M.R. : Le théâtre est un lieu étrange, totalisant. Au théâtre, l'individuel et le général, le banal et l'esthétique, la mémoire et l'existence, le joué et le véridique, tout se conjugue dans le meilleur des cas. Heiner Müller disait que « le théâtre est le lieu où les vivants dialoguent avec les morts ». Je pense que c'est vrai, et je pense que toutes mes pièces parlent de ce dialogue — de ce désir d'Orphée de vaincre la mort par le chant, pourrait-on dire.

Famille parle de l'absence de fond de notre société, de l'absence transcendantale de rituel face au tournant catastrophique des temps dans lequel nous nous trouvons. Je pense que *Grief & Beauty* est, d'une certaine manière, une réponse à *Famille*. Toute la pièce, pourrait-on dire, est un rituel :

une célébration intime et pré-politique du collectif. Par exemple, dans le rôle important que jouent la musique et les sons en général : c'est comme si le quotidien — l'eau d'un bain, le son d'une machine à café, le tintement d'un piano, le hurlement des loups — se mettait à chanter.

Le chagrin et la beauté apparaissent dans les moments et les apparences les plus divers. Le casting de *Grief & Beauty* reflète cela — il se compose d'actrices et d'acteurs professionnels et non professionnels d'âges et de milieux différents, avec leurs propres expériences personnelles de deuil et de rencontre avec la beauté. Que recherchez-vous dans les castings ?

M.R. : Je suis un lanceur de sorts obsessionnel. Parfois, je pense que je fais juste des pièces pour rencontrer des gens. Écouter quelqu'un, regarder quelqu'un — c'est comme se laver l'âme. Je ne cherche rien de particulier, en effet, on a des jeunes et des vieux dans ce casting, des professionnels et des non-professionnels. Je pense que c'est juste une sympathie de base, une harmonie intellectuelle ou simplement humaine qui se produit ou ne se produit pas. Un « *pouvoir penser ensemble* », en scène ou en mots. Et ainsi, au fil des semaines, les ensembles surgissent d'eux-mêmes.

Votre film *Le Nouvel Évangile* est sorti en 2020 — un film se déroulant dans le sud de l'Italie avec un Jésus noir. « Que prêcherait le social-révolutionnaire aujourd'hui face à l'exploitation des réfugiés dans les plantations de tomates ? », demandez-vous dans ce film. La mort, le chagrin, la vision de la vraie beauté, sont les sentiments les plus intimes et en même temps les moments les plus solitaires qu'un être humain puisse éprouver. Que signifie le fait de vouloir raconter ces moments à un public de théâtre ? Quelle « révolution » espérez-vous ?

M. R. : *La Trilogie de la vie privée* est évidemment un contre-projet à des travaux comme *Le Nouvel Évangile* ou la série de débats de *l'École de la Résistance*, qui fonctionnent avec d'immenses réseaux, sont militants et souvent, comme avec *Antigone en Amazonie* ou *Oreste à Mossoul*, interrogent les grands mythes de l'humanité. Dans *Grief & Beauty*, il n'y a pas d'appel collectif au-delà des personnes qui sont présentes. Il n'y a pas vraiment de mythe, seulement un tout petit, enfantin : celui du *Petit Prince* et de son voyage à travers l'univers, qui est évoqué à plusieurs reprises dans la pièce. La beauté est finalement incommunicable, et le deuil — comme le sait quiconque a perdu quelqu'un — est le travail le plus solitaire qui soit. La « révolution » qui se dessine dans l'intimisme radical de la *Trilogie* est donc précisément celle-ci : essayer de partager quelque chose qui n'est pas partageable. Le deuil, la mort, l'existence, la beauté, une chanson, un souvenir. Ou simplement deux heures de temps.

Grief & Beauty est la première production du NTGent à suivre les directives du Livre vert pour une production théâtrale durable. Quelle influence cela a-t-il sur le travail de l'équipe, et vos idées artistiques, de prendre en compte la durabilité dès le début d'une création ?

M. R. : Il fallait bien commencer quelque part. Il m'aurait semblé absurde de parler de l'extinction des espèces dans *Grief & Beauty* — et aussi dans *l'École de la Résistance* — et de ne pas se mettre au travail de manière très pratique en même temps. Le principal problème dans les processus énormes, comme le changement climatique, est que sa propre contribution et donc son propre comportement sont considérés comme totalement hors de propos. Un projet de théâtre — un travail collectif sur des semaines et des mois, du voyage à la restauration, de la scénographie, de la technologie scénique à la tournée — est une petite mais très complète expérience de durabilité. C'est un travail collectif mais réalisé par chacun. Avec cette production, nous nous sommes rendu compte que c'est plus facile que nous le pensions, une fois que nous avons tous pris la décision ensemble de faire cette entreprise et de la penser ainsi dès le début.

Entretien avec Milo Rau par Carmen Hombostel, dramaturge, 2021



© Michiel Devijver

*Plus aucun souffle.
Comme quand le vent du matin a eu raison
de la dernière bougie.
Il y a en nous un si profond silence
Qu'une comète en route vers la nuit des
filles de nos filles, nous l'entendrions.*

Philippe Jaccottet, *À la lumière de l'hiver*

Famille

les 28 et 29 janvier, du 10 au 12 et du 17 au 19 février 2023 au Grand Théâtre

vendredi et samedi à 20h30 et dimanche à 15h30

et les samedis 28 janvier et 18 février à 15h30 et à 20h30

spectacle en néerlandais surtitré en français et en anglais

présenté en alternance avec *Grief and Beauty*, deuxième volet de la *Trilogy of Private Life* (*Trilogie de la vie privée*)

- durée 1h30

équipe artistique

conception et mise en scène [Milo Rau](#)

avec [An Miller](#), [Filip Peeters](#), [Leonce Peeters](#), [Louisa Peeters](#)

dramaturgie [Carmen Hornbostel](#)

décors [Anton Lukas](#)

costumes [Anton Lukas](#), [Louisa Peeters](#)

vidéo [Moritz von Dungern](#)

arrangements musicaux [Saskia Venegas Aernouts](#)

lumières [Dennis Diels](#)

production

NTGent

coproduction

RomaEuropa Festival, Künstlerhaus Mousonturm – Francfort, Schauspiel Stuttgart,

Théâtre de Liège, Scène nationale d'Albi

coréalisation

Nanterre-Amandiers – Centre dramatique national, Festival d'Automne à Paris

Spectacle conseillé à partir de 16 ans, sans avertissement, certaines scènes peuvent heurter les plus jeunes.

Famille a été créé en janvier 2020 au NTGent.

sur la route

6 et 7 janvier 2023 au Toneelhuis -Théâtre Bourla à Anvers

Billetterie

01 44 62 52 52 et billetterie.colline.fr

du mardi au samedi de 13h30 à 18h30

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarifs

- avec la carte Colline de 8 à 15 € la place

- sans carte

plein tarif 30 € / élèves en écoles de théâtre, étudiants de moins de 30 ans, moins de 18 ans 10 €

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15 € / plus de 65 ans 25 €

Présentation

Premier volet de la *Trilogy of Private Life* (*Trilogie de la vie privée*), *Famille* trouve sa source dans un fait divers survenu à Calais, en 2007. Le drame a touché une famille au travers d'un suicide collectif, sans mobile apparent. Sur scène, une vraie famille évolue pour reconstituer ce cas mystérieux. Entre dîner, conversations, devoirs, ménage, musique et vidéos, la soirée se déroule des plus normalement, mais l'issue sera terrible. Quelles raisons, quels traumatismes sous-tendent un tel acte ?

Dans la beauté et la banalité du récit d'un quotidien domestique, Milo Rau entremêle fiction et réalité, il questionne la construction de la cellule familiale dans la vie d'aujourd'hui, reflet d'une société occidentale en crise. De l'exposition de ce qui semble être la norme surgissent les doutes qui habitent tout un chacun et des questions universelles, intemporelles, celles du sens des choses et de la vie.

*Et quand le danger grandit
tant que la mort devient l'espoir,
le désespoir c'est la désespérance
de ne pouvoir même mourir.*

Søren Kierkegaard, *Traité du désespoir*



© Michiel Devijve

Entretien

Comment un tragique fait divers est-il devenu le sujet de votre pièce ?

Milo Rau : *Famille* forme, avec deux récentes pièces, *La Reprise* et *Five Easy Pieces*, une série sur les crimes contemporains. Comme pour les deux autres, le choix du sujet est arrivé un peu par hasard. Je cherchais un crime de famille, relevant de la vie privée. Pour les autres pièces, j'ai travaillé avec des enfants, et avec des non-professionnels. Cette fois, je voulais que ce soit avec une famille. Il existe des cas très connus de drames familiaux en Belgique, mais ils présentaient toujours des motivations émotionnelles ou financières. Avec les Demeester, il s'agissait du cas totalement mystérieux d'une famille banale, qui n'avait pas de raison de se tuer. Il y a là-dedans quelque chose d'existentiel, de mystique presque, qui m'a beaucoup intéressé. Cela nous a amenés à nous demander, les acteurs et moi, non seulement pourquoi ces personnes ont fait ça, mais aussi comment leur dernière soirée à eux, cette famille d'acteurs, se serait passée.

Au-delà du fait divers, il s'agissait aussi de chercher une manière de représenter le banal. Comment avez-vous choisi les acteurs ?

Milo Rau : Quand j'ai pris la direction artistique du Théâtre de Gand (NTGent) en 2018, j'ai échangé avec chaque personne de la troupe, que j'ai dissolue et agrandie pour créer un ensemble multiculturel, mêlant des professionnels et des non-professionnels, des personnes parlant différentes langues, etc. Cependant, je voulais continuer à travailler avec la troupe qui était en place, parce que le NTGent est le plus grand théâtre de langue néerlandaise. An Miller, qui est la mère dans la pièce, m'a appris qu'elle avait un mari, également acteur, connu pour ses collaborations à la télévision et au cinéma, et qu'ils avaient deux filles, âgées de 14 et 15 ans, et deux chiens. Je lui ai proposé de jouer dans *Famille*. Ils en ont discuté et ont accepté.

En quoi cela vous intéressait-il de faire jouer une famille entière ? Que pensiez-vous qu'il en émergerait ?

Milo Rau : Quand on les voit sur scène, il y a des millions de petits gestes, une sorte de vérité de comportement, des relations qui n'existent que dans une vraie famille. Je trouvais aussi intéressant d'amener une vraie famille à se questionner sur ce qui a pu en pousser une autre à se suicider. Pour quelles raisons existentielles ? On ne connaît pas les motivations de la famille de Calais, les Demeester. La pièce peut être vue un peu comme une messe noire de la vie. Elle commence avec une séquence sur ce que chacun des acteurs préfère. On comprend au fil de la pièce qu'on ne vit pas pour le succès ; on sait qu'il ne durera pas toujours. On sait aussi que la catastrophe est proche, mais on vit quand même par amour, pour nos relations avec les autres personnes, pour la réalité dans laquelle on vit... *Famille* porte aussi là-dessus. C'est une pièce matérialiste, qui consiste à manger, prendre une douche, apprendre l'anglais, regarder la télévision... Il y a dans ces scènes un intérêt presque ethnographique, sur la façon de vivre de notre temps, de parler, d'être là : notre vie la plus normale. Je ne voulais pas mettre en scène une famille extraordinaire avec un destin tragique, comprenant une faillite, un divorce ou des histoires de drogue... Il s'agit d'une famille moyenne, comme la mienne, une famille d'artistes. Dans *Five Easy Pieces*, qui évoquait la vie du pédophile Marc Dutroux, il y avait quelque chose d'extra-ordinaire, de morbide. Ici ce n'est pas le cas.

Quelle part de leur vie réelle les acteurs nous racontent-ils ?

Milo Rau : Il n'y a pas de fiction. Il s'agit d'un montage de différents éléments, mais tout est vrai dans ce que les acteurs racontent sur leur propre vie. Pourquoi avoir choisi de mettre en avant la plus âgée des adolescentes ?

Les personnages ne montrent quasiment jamais de regrets, mais n'expliquent pas non plus leur geste. Comment êtes-vous restés sur ce fil entre émotion et rationalisation ?

Milo Rau : L'ajustement s'est fait pendant les répétitions. Je ne donnais pas du tout d'explications, car il me semble que cela aurait été trop gratuit. Je crois qu'il fallait donner des pistes, quelques motivations possibles, sans en favoriser une. Chacun a sa petite motivation, auxquelles s'ajoute le parallèle avec le cas de la famille Demeester. Après les premières représentations de *Famille*, de nombreuses interprétations ont été données, dont celle que la pièce exprime le fait que nous avons perdu Dieu, la raison de poursuivre notre civilisation, la croyance. Mais je crois qu'elle essaie surtout de donner comme un contre-poids : il n'y a peut-être pas de raison de vivre, c'est la vie à elle seule qui constitue la raison, même si parfois, ce n'est peut-être pas une raison suffisante. Les acteurs sont allés sur les traces de la famille Demeester à Calais. Nous en voyons des images dans la pièce.

Pourquoi ce choix ?

Milo Rau : La famille Demeester, comme toutes celles de son quartier, s'est installée en ville dans les années 1960-70, après le déclin du monde paysan. C'est le cas aussi de la famille de la pièce. De plus, Calais est pour moi une ville symptomatique. C'est pour ces raisons que l'on montre la maison, ainsi que la statue de Rodin, *Les Bourgeois de Calais*. Je voulais aussi aller sur place pour voir s'il y avait une explication à trouver, mais il n'y en avait pas. Nous avons interrogé la police, les journalistes, les voisins, la famille. Des explications ont été mises en avant, mais rien ne justifie vraiment leur geste. Je trouvais intéressant d'en rendre compte. Par ailleurs, ces images projetées sur scène apportaient un extérieur qui donne un contrepoint avec tout cet intérieur, qui équilibre l'atmosphère de la pièce.

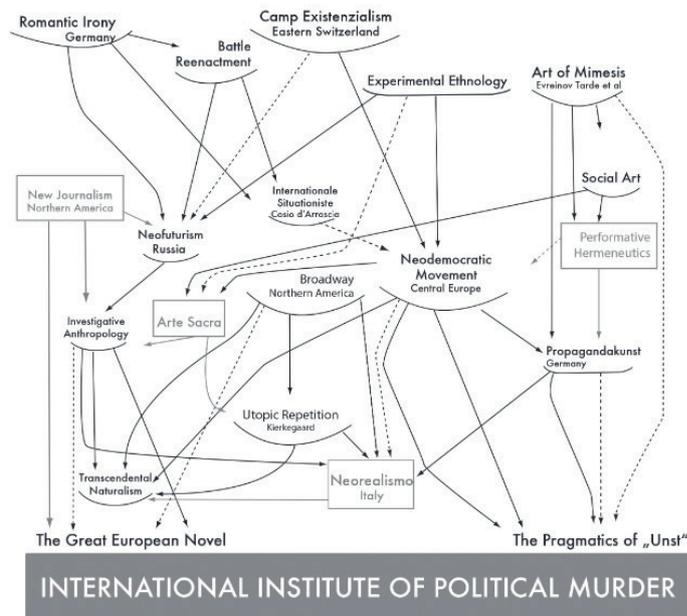
Que nous dit cette pièce à propos de la famille en elle-même ?

Milo Rau : Je vis, par hasard, un peu dans la même configuration que la famille Peeters-Miller, que l'on voit sur scène. Je suis marié, j'ai deux filles. Nous sommes des artistes aussi. Même ma femme, mes enfants et moi sommes très différents d'eux de caractère, il y a une grande similitude. Pour moi ils sont une famille plutôt représentative de l'Europe de l'Ouest de notre temps. En même temps que la pièce, je finissais un projet immense : un film sur Jésus, tourné au Sud de l'Italie avec des centaines de personnes. Je voulais en quelque sorte aller à l'opposé, observer la petite bourgeoisie, la semi-élite européenne, qui est peut-être en ce moment à la fin d'une phase de notre civilisation, et qui est, je crois, reconnaissable par tous. Une identification très forte se met en place entre les spectateurs et ce qui se déroule sur scène, qui crée une sorte d'impossibilité, pour beaucoup de spectateurs, de voir ça comme une pièce de théâtre.

Propos recueillis par Pascaline Vallée, juin 2020

Vers un réalisme global

« Car le théâtre n'est peut-être rien d'autre qu'un lieu où s'affrontent le concret et l'imaginaire, non pas de manière hypothétique, mais dans une entière présence. Ou, pour le dire avec les mots de George Steiner dans *Réelles présences* : « Je crois que cette capacité à tout dire et à tout contredire, à construire et à déconstruire l'espace et le temps, à concevoir et à énoncer le non-réel, fait de l'être humain un être humain ». [...]



Milo Rau, tableau des influences de l'IIPM (2007)

J'ai tenté en 2007, lors de la fondation de l'International Institute of Political Murder (IIPM), de consigner mes principales inspirations sur un tableau. Ce tableau est d'ailleurs une sorte de *reenactment* ironique, c'est-à-dire une imitation d'un autre tableau, à savoir d'une présentation d'Alfred H. Barr, le directeur fondateur du Museum of Modern Art de New York. [...]

J'ai donc dressé en 2007 un tableau reprenant la même logique et la même question : quelles sont mes influences et celles de l'IIPM ? Comment en suis-je venu à ma méthodologie, à ce que j'appelais à l'époque « Unst » – Kunst (art) sans K, c'est-à-dire à un art réaliste succédant au postmodernisme et qui chercherait à revenir à la source de la représentation elle-même ? Mais cette recherche de la genèse était bien sûr très volontariste : n'y figure pas seulement ce qui était réellement important mais aussi ce qui l'est devenu.

Ainsi en est-il par exemple de l'« ironie romantique » : en s'accomplissant, une œuvre d'art manifeste toujours sa propre dimension analytique, montrant les faiseurs en train de faire, « la production représentant le produit », comme le dit Schlegel (même si ma conception de l'ironie romantique se base moins sur les romantiques que sur Marx). Mais les influences populaires sont tout aussi importantes, telles que les « battles reenactments », aux cours desquelles des batailles comme celles de Leipzig ou de Waterloo sont recrées : c'est le plaisir purement naïf de l'immersion, du spectacle de masse. Ou encore le « Néo-Futurisme » avec son idée un peu simplette mais sympathique de l'héroïsme, avec ses grands gestes à visée propagandiste. Lui aussi a joué un rôle important dans certains de mes travaux ultérieurs.

J'aimerais à présent me concentrer sur trois des notions figurant sur mon tableau afin de les expliquer plus en détail. Commençons par l'« anthropologie d'investigation ». Dans les années 1990, j'ai étudié la sociologie à Paris, notamment avec Pierre Bourdieu. L'approche méthodologique de Bourdieu, pour la résumer très simplement, est celle de la participation. Qui veut comprendre la boxe doit apprendre à boxer, qui veut décrire une mine de coltan doit travailler à la mine, parler avec les mineurs et vivre avec eux. La technique de l'introspection narrative, la fréquentation, et oui, la technique du vivre ensemble telle que pratiquée dans *La Misère du monde* lorsque le chercheur ne se distancie pas de son objet mais s'engage avec lui dans le cadre d'un projet commun, constitue jusqu'aujourd'hui le cœur de la stratégie sur laquelle se fonde mon statut d'auteur. Faire corps avec quelque chose, voilà ma manière de travailler, donc recourir à l'immersion totale ou à « l'anthropologie d'investigation [...] »

« Citer, c'est ressusciter », comme on peut le lire chez Bourdieu (dans son livre sur l'Algérie me semble-t-il). Il n'y a pas de différence entre la description et la pratique, il n'y a pas de réalisme qui contenterait soit de décrire, soit de reproduire. Ou comme je le dis souvent, le réalisme ne signifie pas qu'une chose est réellement représentée. Le réalisme signifie que le processus de la représentation devient lui-même réel. [...]

La deuxième notion que j'aimerais relever est « art of mimesis » (l'art de la mimésis). Cela concerne le moment de la représentation, de la présence, du présent. Je me suis toujours beaucoup intéressé à la répétition, à l'imitation du réel jusque dans les moindres gestes. [...] La question qui m'intéresse est de savoir comment un geste peut être conservé, comment il peut être transformé dans ce moment d'immortalité que constitue la scène ». [...]

Le dernier concept que j'aimerais relever sur mon tableau est celui d'« art de propagande ». L'effet que produit l'art, son effet esthétique m'ont toujours intéressé. Pour le dire avec Antonio Gramsci : peut-on transformer les postulats et les préjugés des gens en leur présentant d'autres passés et d'autres futurs possibles ? En les leur présentant d'une manière si probante qu'ils paraissent vrais et acquièrent une efficacité sociale ? ».

—

Milo Rau, *Vers un réalisme global*, traduit de l'allemand par Sophie Andrée Fusek, L'Arche Tête-à-tête, 2021

Voué à la mort, cette fin qui ne peut être prise pour fin, l'homme est un être sans raison d'être. C'est la société, et elle seule, qui dispense, à des degrés différents, les justifications et les raisons d'exister; c'est elle qui, en produisant les affaires ou les positions que l'on dit « importantes », produit les actes et les agents que l'on juge « importants », pour eux-mêmes et pour les autres, personnages objectivement et subjectivement assurés de leur valeur et ainsi arrachés à l'indifférence et à l'insignifiance.

Pierre Bourdieu, *La Leçon sur la leçon*, Les Éditions de minuit, 1998

Biographies

Milo Rau

Né à Berne en 1977, Milo Rau dirige le NTGent depuis 2018. Il étudie la sociologie et la littérature allemande et romane à Paris, Berlin et Zurich avec Pierre Bourdieu et Tzvetan Todorov, entre autres. Ses productions sont présentées dans tous les grands festivals internationaux, dont les Berlin Theatertreffen, le Festival d'Avignon, la Biennale de Venise, les Wiener Festwochen et le Kunstenfestivaldesarts Bruxelles, et tournent dans plus de 30 pays à travers le monde. Milo Rau a reçu de nombreux prix, les plus récents étant le Prix Peter Weiss 2017, le Prix 3sat 2017, le Saarbrücken Poetics Lectureship for Drama 2017 et 2016 en tant que plus jeune artiste après Frank Castorf et Pina Bausch et le Prix ITI de la Journée mondiale du théâtre. Parmi ses réalisations majeures figurent *Die letzten Tage der Ceausescus* (2009), *HateRadio* (2011), la trilogie *The Civil Wars* (2014), *The Dark Ages* (2015) et *Empire* (2016), *Das Kongo Tribunal* (2015), *Five Easy pieces* (2016), *LamGods* (2018) et *Oreste à Mossoul* (avril 2019). Milo Rau est également critique de télévision et écrivain prolifique ; son essai politique *Was tun? Kritik der postmodernen Vernunft* (2013) est devenu un best-seller dans les pays germanophones. En plus de son travail pour la scène et le cinéma, Milo Rau enseigne la mise en scène, la théorie culturelle et la sculpture sociale dans des universités et écoles d'art. Il met en scène un texte d'Édouard Louis en 2022 à La Colline, *The Interrogation*. Dans le cadre du Festival d'Automne 2022, il présente *Everywoman* au Théâtre de la Ville – Les Abbesses.

Carmen Hornbostel dramaturgie

Né en 1991 près de Hambourg, elle effectue des études de psychologie à l'Université Georg-August de Göttingen et l'Université de Séville. Depuis 2017, elle est également dramaturge à l'Institut international du meurtre politique (IIPM) et depuis 2018, elle est dramaturge à NTGent où elle réalise *The Box of Truth*. Elle est dramaturge de Milo Rau pour

Familie (2019) et *Everywoman* (2020) et d'Angelica Liddell pour *Liebestod* au Festival d'Avignon (2021).

Grief and Beauty

avec

Arne de Tremerie

Né à Gand, Arne commence à jouer à l'âge de 10 ans. Il décroche son premier rôle au théâtre, dans une pièce du *Petit Prince*. Il débute, en tant qu'acteur, dans des séries pour la télé et dans des pièces de théâtre jeune public. Après ses études d'art dramatique à La School of Arts de Gand, il joue dans *Caffé* de Cristiano Borgone. Après une tournée avec la pièce *Konijn met pruimen*, il commence le tournage d'une nouvelle série, *L'Aquila*, puis *Bastaard* de Mathieu Mortelmans. En 2022, il présente *The Interrogation* de Milo Rau et Édouard Louis à La Colline.

Anne Deyglat

Anne Deyglat est une ancienne vétérinaire et inspectrice alimentaire. Elle a également créé et présenté *Allemaal beestjes*, une émission télévisée sur les animaux.

Depuis sa retraite, elle travaille au NTGent en tant que *dog sitter* pour *Familie* et elle est actrice dans *Grief and Beauty*.

Princess Isatu Hassan Bangura

Née en 1996 en Sierra Leone, elle est une artiste interdisciplinaire, diplômée de l'Académie de théâtre de Maastricht. En exprimant son art à travers un large éventail de médiums, elle crée des performances, de la musique et du cinéma. La plupart de ses œuvres partent de ses souvenirs qu'elle mélange à ses racines ouest-africaines et à ses expériences dans le monde occidental. Son travail s'inspire de la religion et de la spiritualité et elle incarne souvent le rôle de conteuse. Dans son théâtre sous forme d'expérience, elle cherche à vivre l'instant, toucher l'essence même de l'homme, remettre en question les limites, chercher ce qui n'est pas

compréhensible, avec le souhait de montrer au public des bribes d'une histoire plus large. Elle rejoint l'ensemble du NTGent en 2021. Cette saison, elle y présente une performance solo, *Great Apes of the West Coast*.

Staf Smans

Gustaaf Smans est né en 1949 dans une famille d'agriculteurs belges. Après son service militaire, il a travaillé dans des usines et plus tard, il est devenu comptable. Après sa retraite, il s'est consacré à sa grande passion : le métier d'acteur. Il a joué dans la série télévisée *Code 37*.

Famille

An Miller

Née en 1996, An Miller est diplômée du Studio Herman Teirlinck. Elle a joué avec la Blauwe maandag Compagnie, le Nieuwpoorttheater, Het Paleis, Bronks, DAS theater, De roovers en de enthousiasten et NTGent.

Elle a également joué pour les films *Dagen zonder lief* de Felix Van Groeninge, *Loft* d'Eric van Looy et *Tot altijd* de Nick Balthazar. En plus du cinéma, elle a également joué dans diverses séries télévisées telles que *In de gloria*, *Het eiland*, *De ronde*, *Callboys*, *Salamander* et *#hetisingewikkeld*.

Dans *Famille* de Milo Rau, elle joue avec son mari et ses enfants.

Filip Peeters

Né en 1962, acteur belge, il est connu pour ses rôles principaux dans *Recht op Recht*, *De Hel van Tanger* et *Salamander*.

Filip Peeters a étudié le théâtre au Studio Herman Teirlinck, avant de jouer dans les films de Robbe De Hert, *Blueberry Hill* et *Trouble in Paradise*.

En 2001, il joue dans le film *Lisa* de Pierre Grimblat, avec Jeanne Moreau et Marion Cotillard dans le rôle-titre. La même année, il est l'un des lauréats des étoiles filantes du cinéma européen au Festival international du film de Berlin.

En 2002, il joue dans le téléfilm *Geld macht*

sexy. Il tient le rôle principal dans *L'Enfer de Tanger* (2006) de Frank Van Mechelen et a joué le rôle de Vincent Stevens dans *Loft*. En 2015, il réalise sa comédie romantique *Ce que veulent les hommes*. Il joue également dans la série *Smeris*.

Leonce Peeters

Leonce Peeters est la plus jeune fille de Filip Peeters et An Miller. Elle étudie le latin et les mathématiques et a déjà joué dans la série télévisée *#hetisingewikkeld* en tant que fille de Lien, interprétée par An Miller.

Elle joue avec ses parents et sa sœur, dans *Famille* de Milo Rau.

Louisa Peeters

Louisa Peeters est la fille aînée de Filip Peeters et An Miller. Elle étudie le latin et les mathématiques. Elle joue avec ses parents et sa sœur, dans *Famille* de Milo Rau.

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

H I V E R 2 0 2 3

This is How you will DISAPPEAR

Gisèle Vienne

6 – 15 janvier

spectacle présenté à La Colline
avec Chaillot – théâtre national de la Danse

JE PARS SANS MOI

Isabelle Lafon

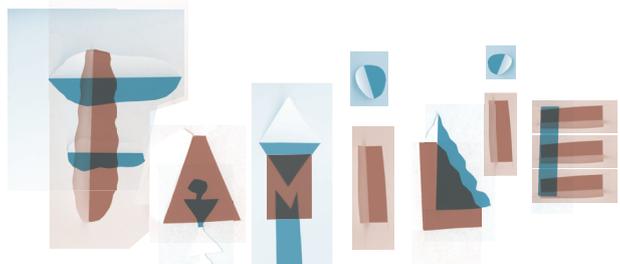
17 janvier – 12 février

création

GRIEF AND BEAUTY

Milo Rau

19 janvier – 19 février en alternance
deux spectacles en néerlandais
surtitrés en français et en anglais



Le Monde

Télérama

TRANSFUGE

arte

TROISCOULEURS



www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20^e
métro Gambetta